

TROIS AMOURS DANS UNE CHAMBRE D'HÔTEL *

EXTRAIT

NÉGOVAN RAJIC

Jane

Les chemins de Jane et le mien se croisèrent un soir du trente et un décembre, au moment où les souvenirs d'Adrienne s'estompaient déjà en me laissant une certaine nostalgie mais point une peine d'amour. Il m'arrivait de penser : Ciel, quelle adorable et ravissante femme elle aurait pu être pour un homme capable d'apprivoiser son âme ! Mais en avait-elle une ? Réflexions illusoire, car, de toute façon, la belle Hollandaise appartenait désormais aux eaux dormantes de ma mémoire, comme ces vieilles cartes postales qui traînent dans le tiroir d'une table de nuit.

Quant au dernier jour de l'année, depuis la fin de mon adolescence il me remplissait d'une vague tristesse et d'une sourde inquiétude devant l'avenir. Une voix intérieure me disait : voici encore une année passée en vaines agitations. Ce sentiment me tourmentait déjà pendant l'occupation, car par ordre de l'occupant l'université était fermée et donc mes études se trouvaient perpétuellement remises aux calendes grecques. Les privations de ce temps rendaient la grisaille encore plus insupportable, mais c'est dans la solitude de l'exil que le spleen de la nouvelle année atteignait son comble. À contre-courant, un espoir fou, éternellement renouvelé et perpétuellement déçu, l'accompagnait, celui de voir bientôt commencer ma vraie vie dont pourtant je n'avais aucune idée précise. Hélas ! au fur

* Manuscrit en français.

et à mesure que le temps s'écoulaient, cet espoir s'amenuisait pour se muer en conviction que ma vraie vie ne commencerait qu'après ma mort.

Le dernier jour de l'année, je l'avais passé à faire des problèmes d'optique, mais au crépuscule les reflets bleus de l'enseigne commencèrent à m'agacer. J'avais déménagé du deuxième étage au troisième afin de ne pas regarder la triste courette et ses roses fanées, mais madame Bertrand m'avait berné en me cachant l'inconvénient de ma nouvelle chambre. Sa fenêtre ouvrait sur la rue du Château et touchait presque l'enseigne aux grosses lettres bleues, qui dès la tombée de la nuit et jusqu'aux premières lueurs de l'aube ne cessaient de clignoter.

Ce soir de la Saint Sylvestre, je n'avais pas envie de rester dans ma chambre. Il me fallait sortir à tout prix et rencontrer un visage amical, mais où aller ? Qui rencontrer ? Il y avait gros à parier que mes amis avaient déserté le Select. Philippe d'A. organisait une soirée de nouvel an dans l'appartement de son grand-père, le respectable directeur du Pavillon Britannique de la Cité Universitaire. Raymond et Egon faisaient certainement partie des invités. Il me semblait que tout le monde se préparait à attendre la nouvelle année sauf moi. Après avoir hésité un moment, je décidai de faire un saut au pavillon des États-Unis, bien que depuis mon expulsion de la Maison de Provinces je mettais rarement les pieds à la Cité Universitaire.

De gros flocons de neige tombaient depuis midi. De la Place d'Alésia à la Porte d'Orléans les rues grouillaient de monde. Les gens faisaient leurs dernières emplettes de victuailles et de spiritueux. Une demi-heure plus tard, je pénétrai dans le hall du pavillon américain et déjà je le regrettai. Non, je n'avais vraiment rien à y chercher. Deux ou trois années auparavant plusieurs de mes compatriotes habitaient dans cette résidence, mais depuis ils avaient tous levé l'ancre et quitté le vieux continent à la recherche d'une terre promise.

Dans le hall du pavillon régnait une atmosphère bizarre. Plusieurs étudiantes, assises le long du mur, avaient l'air de faire tapisserie en attendant un hypothétique prince charmant qui les amènerait à une brillante fête, mais cela n'existait, peut-être, que dans mon imagination. Après avoir observé ces

demoiselles un instant, je me décidai à aborder une rouquine qui semblait esseulée. La jeune fille avait des taches de rousseur sur les joues et un air résigné. Sans être vraiment une beauté, elle avait une frimousse agréable et l'air d'une intellectuelle. Surmontant ma timidité, je me lançai.

- Mademoiselle, vous êtes Américaine ?

- Oui ! Est-ce que cela se voit ?

- Non, mais enfin vous êtes dans le pavillon des États-Unis.

- Et vous, vous venez de quel pays ?

- Je suis d'origine yougoslave.

- Pourquoi d'origine ?

- Parce que je suis apatride et réfugié politique.

Ces mots me donnaient toujours l'impression d'être marqué par un sceau d'infamie. Heureusement, la demoiselle n'insista pas. Par la suite, j'appris qu'elle s'appelait Jane et qu'elle fréquentait l'atelier d'André Lhote, une école privée de peinture dans la rue d'Odessa, tout près de la Gare de Montparnasse. Elle venait de New York ou plus exactement de Greenwich Village, quartier d'artistes et de bohèmes de tout acabit. J'appris aussi qu'elle avait déjà séjourné durant un an en Provence, dont les paysages la fascinaient. Ceci expliquait, sans doute, son français très convenable.

Ce soir, Jane, loin des lumières de New York devait se sentir aussi seule que moi-même, loin de Belgrade. Malgré les années passées, les images et les impressions de ma ville natale étaient toujours vivantes. Il me suffisait de fermer les yeux pour me voir dans le tramway qui contournait la statue équestre du prince Alexandre et entendre le grincement métallique de ses roues.

Est-ce pour fuir la solitude que Jane accepta, sans trop se faire prier, mon invitation d'aller prendre un verre dans le bistrot en face du pavillon américain ? Elle remonta dans sa chambre pour s'habiller et redescendit avec un imperméable sport au capuchon bordé de fourrure qui lui donnait un certain charme. Nous traversâmes le Boulevard Jourdan sous les rafales du vent et de la neige pour nous engouffrer dans le petit café adossé au Parc Montsouris. Dans la salle, peu fréquentée, elle me raconta des bribes de sa vie. Sa mère, divorcée depuis longtemps, travaillait comme dessinatrice pour une agence de

publicité. Puis Jane me parla longtemps de ses peintres préférés de la période fauve et des paysages du sud de la France gorgés de soleil. Elle s'intéressait aussi à la littérature et admirait en particulier les œuvres de Faulkner et de John Dos Passos dont je n'avais jamais entendu parler. À mon tour, je lui racontai quelques fragments de ma vie d'autrefois et de mon existence aventureuse depuis mon évasion rocambolesque de la Yougoslavie.

Le temps s'écoulait, imperceptible et lénifiant, dans le badinage de deux êtres fuyant la solitude et assoiffés de l'autre. Dehors, à la lumière d'un lampadaire, les branches noires des arbres se couvraient lentement d'une couche blanche. Soudain, je me rendis compte que nous étions les derniers clients. L'unique garçon de café, adossé au zinc, attendait visiblement notre départ pour fermer le bistrot. Nous étions en trop dans ce monde. Où allions-nous abriter notre solitude à deux ? Je proposai à Jane de venir chez moi. Elle voulut savoir dans quelle résidence d'étudiants je logeais. Il fallut bien lui avouer la vérité : j'habitais dans un hôtel. Une ombre de méfiance glissa sur son visage. Je dus lui expliquer que ceci était fréquent par les temps qui courent.

Depuis l'adolescence, je m'efforçais de ne pas me distinguer de mes camarades, de m'effacer dans la multitude et infailliblement les circonstances de mon existence faisaient de moi un être à part. Après une légère hésitation, Jane accepta mon invitation. Notre longue conversation avait dû la rassurer. La parole est un moyen de séduction au même titre que la beauté et puis ce soir nous avions tous les deux tellement envie de ne pas être seuls.

En sortant du café elle me demanda si je savais qui était Benjamin Constant dont la statue trônait à côté du café, mais je dus avouer mon ignorance. Depuis l'invention de l'imprimerie, de la radio et du cinéma les grands hommes encombrant le monde. En plaisantant, je dis à Jane que de toute façon ce Benjamin Constant avait eu de la chance d'avoir son buste en marbre. D'autres célébrités, dont les monuments peuplaient autrefois les pelouses du Parc Montsouris, avaient eu la malchance d'avoir été immortalisés dans le bronze. Durant la Seconde Guerre mondiale, leurs bustes furent fondus en vrac pour fabriquer des obus. Curieux destin de ces grands hommes

dont les monuments avaient servi à répandre la mort ! Leurs socles nus jonchaient les pelouses du parc, comme les témoins muets d'une civilisation suicidaire. Ils me rappelaient ces immenses têtes de pierre qui, sur les Îles de Pâques, scrutent depuis des siècles les vagues du Pacifique.

En quittant Benjamin Constant, j'embrassai Jane sur la bouche et elle se laissa faire avec douceur et affection. De gros flocons mouillés glissaient entre nos lèvres et la fourrure de son capuchon me chatouillait les joues. À la lumière du réverbère, son visage paraissait agréable, mais, ce qui unissait nos lèvres tenait plus de la fuite devant la solitude que de l'ardeur de la passion.

Nous passâmes devant la terrasse du café la Pagode presque vide. À la Porte d'Orléans, quelques fêtards nous lancèrent des quolibets, mais sans méchanceté. Minuit approchait. Vingt minutes plus tard, nous entrâmes dans la rue du Château et aperçûmes, à travers le rideau de neige, l'enseigne clignotante.

À l'hôtel une surprise agréable nous attendait. Une douce chaleur se répandait dans tout le bâtiment. Madame Bertrand avait monté le chauffage, cadeau de nouvel an à ses fidèles locataires. L'envie me vint de frapper à sa loge pour lui dire un grand merci !

Une fois débarrassée de son manteau, Jane examina ma chambre et les reproductions en couleur fixées au mur et découpées dans de vieilles revues d'art.

- Vous aimez Kokoschka ?
 - J'aime ce tableau du pont Charles de Prague.
- À ce moment Jane s'exclama.
- Mais quel prétentieux !

D'abord étonné, je finis par comprendre. Jane tenait dans ses mains une de mes photos prise dans le Parc Montsouris. On me voyait juché sur un de ces socles décapités tenant en main un livre ouvert. Il fallut m'expliquer. Un de mes amis, photographe amateur, m'avait demandé de monter sur un de ces piédestaux vides et de prendre la pose d'un prédicateur. La plaisanterie m'avait enchanté et aussitôt dit, aussitôt fait, je grimpai là-dessus. Son vieux Kodak fit un clic ! et m'immortalisa dans le rôle du grand homme tenant par dérision un livre ouvert. Au même moment surgit, comme par miracle, le gardien

du parc qui nous menaçait d'une amende et nous obligea à déguerpir.

Il me fallut rassurer Jane. Il s'agissait d'un canular. Depuis mon travail au cimetière de Saint Germain en Laye, je n'avais plus la moindre illusion sur la façon dont se terminent les gloires et les honneurs ici-bas.

Sans raison apparente ou peut-être pour m'approuver, Jane se retourna à ce moment vers moi et m'embrassa sur la bouche. Elle s'abandonnait, du moins, je le crus. Avec douceur, j'essayais de la dévêtir et au début elle sembla se laisser faire, mais une fois au lit, elle se cabra, sans doute, mal à l'aise, de se trouver dans la chambre d'hôtel d'un homme rencontré à peine quelques heures auparavant. Le temps passait. Longtemps, nous luttâmes gentiment. Partagée entre le désir et ses scrupules, Jane me disait : certes, à vingt-six ans je ne suis pas vierge, mais enfin je vous connais depuis si peu de temps. Essayant de plaisanter, je lui répondis : *mais Jane, nous nous connaissons depuis l'année dernière*. Ma montre réveil indiquait presque deux heures du matin. Elle esquissa un sourire triste et ses yeux imploraient grâce.

Alors, épuisé par ce vain combat, soudain un ressort se cassa chez moi. Privé de son assentiment, j'eus honte de moi-même et pitié de Jane. Sa volonté farouche de sauvegarder une certaine convenance me toucha et je n'eus plus aucune envie de lui ravir ce qui lui restait de pudeur. Brusquement, je me levai et la couvris. Elle me regardait inquiète. Puis, elle se leva à son tour et s'habilla. Le charme était rompu et Jane m'interrogea.

- Vous êtes fâché !
- Non Jane ! Un peu frustré, mais ça passera.
- Il faut que je rentre maintenant à la Cité.
- Je vous accompagnerai.
- Non, ce n'est pas nécessaire. Je connais le quartier et vous devez être fatigué.
- Comme vous voulez !

J'ouvris les persiennes et la lumière bleue s'engouffra brutalement dans la pièce. Dehors, le temps s'était refroidi et la neige mouillée s'était muée en petits flocons secs. Un linceul blanc immaculé couvrait la chaussée et les trottoirs déserts. Encore une fois, je proposai à Jane de l'accompagner, mais

elle refusa. Je l'embrassai sur les joues et elle disparut. En se penchant par la fenêtre, je la vis apparaître au-dessous de la marquise et tourner à droite, vers l'avenue du Maine. Derrière sa silhouette frêle, la neige effaçait vite ses traces. Puis, elle disparut dans cette première nuit de l'année. Je fermai la fenêtre et me débarbouillai le visage à l'eau froide. Un peu inquiet, je songeais à Jane qui rentrait seule. Pourvu qu'elle ne soit pas importunée par les fêtards éméchés qui devaient rôder cette nuit !

Une fois dans mon lit, je flottais entre la veille et le sommeil. Juste au moment où, recru de fatigue, j'allais sombrer dans l'inconscience, un gros bruit se fit entendre à l'étage au-dessous. Le professeur Rossignol devait être furieux. Le pâtissier et sa femme inauguraient l'année par une violente altercation. Ce fut ma dernière pensée.

* * *

Vers huit heures du matin, quelqu'un frappa avec insistance à ma porte. Qui osait me réveiller si tôt, le premier jour de l'année, qui, par surcroît, tombait un samedi ? Comme la poignée se trouvait au pied de mon lit, j'ouvris sans me lever. Mon ami Honorius, me regardait le visage hâve.

- Comment peux-tu dormir avec tout ce qui se passe dans l'hôtel ?

- Mais qu'est-ce qui se passe ?

- La dame du deuxième étage s'est suicidée cette nuit!

- Ce n'est pas possible !

- C'est ce qu'on dit toujours. Eh ! Oui ! mon vieux. Elle s'est jetée par la fenêtre et elle a atterri sur la marquise. Tu peux imaginer dans quel état on l'a ramassée.

Ah! le gros bruit, c'était bien ça ! Je m'habillai en vitesse pendant que mon ami me donnait des détails sur cette sinistre nuit. Comme cela arrivait souvent, le couple s'était querellé et, à un moment, la vendeuse avait ouvert la fenêtre pour se jeter dans le vide et atterrir droit sur la marquise. Son corps avait cassé les pétales de verre et s'était déchiqueté sur l'armature de fer. Le mari affolé avait donné l'alerte, mais les policiers et les ambulanciers, arrivés pourtant assez rapidement, n'avaient pu que constater la mort de la jeune femme. J'imaginai ce

corps gisant sur la neige. Sous la lumière bleue qui clignotait cela devait ressembler à une scène du musée Grévin.

Alors, je songeai à Jane. D'après mes estimations, si elle était partie dix minutes plus tard, elle aurait pu recevoir le corps de cette femme sur la tête. Toute ma vie j'aurais eu des remords de l'avoir laissée partir. Autant c'était triste pour la femme du deuxième étage, autant Jane avait eu de la chance. J'ouvris la fenêtre pour voir s'il restait des traces de cette tragédie nocturne. Les fers tordus de la marquise surmontaient la porte d'entrée, comme les cornes d'un cerf et la neige sale, mêlée à de la sciure, recouvrait le trottoir. D'après mon ami, la police avait emmené le pâtissier pour un interrogatoire au Quai des Orfèvres. Madame Bertrand se désolait pour la bonne réputation de son hôtel, mais elle ne devait pas s'inquiéter. Bientôt tout allait rentrer dans l'ordre. Un entrefilet apparaîtra dans la rubrique des chiens écrasés de plusieurs quotidiens de la capitale et dans dix jours plus personne ne se souviendrait de la jeune femme qui travaillait dans une charcuterie rue d'Alésia et habitait à l'Hôtel du Château. Avec le temps tout tombe dans l'oubli

J'avais la gueule de bois. Mes pensées allaient à cette mort de la nuit de la Saint Sylvestre et à Jane avec laquelle je m'étais longtemps colleté avant de l'avoir laissée rentrer seule par un temps exécrable. Devais-je aller la voir pour lui demander pardon ? Que penser de cette nuit ? Passade, désir charnel ou fuite de la solitude ? Sans doute, un mélange de tout cela. Finalement, j'avais décidé de laisser passer deux ou trois jours avant de la revoir et de l'inviter au cinéma, histoire de me faire pardonner mon attitude cavalière de la veille.

* * *

Le premier jour de l'année 1955 fut un samedi. Dès le lundi matin, des ouvriers s'affairaient au-dessus de la porte d'hôtel pour faire disparaître la ferraille tordue de la marquise. Pour entrer ou pour sortir, il fallait se glisser sous leur échelle. Mercredi soir, rien ne distinguait plus la nouvelle marquise de l'ancienne. Visiblement, madame Bertrand tenait à effacer au plus vite les traces de cet épisode macabre.

Le pâtissier fut relâché rapidement et aucune charge ne fut retenue contre lui. D'après les rumeurs, il allait bientôt quitter l'hôtel. Bref, comme je l'avais prévu, tout allait bientôt rentrer dans l'ordre.

Le jeudi suivant, en me présentant à la réception du Pavillon des États-Unis, je demandai à voir mademoiselle Jane G. Elle apparut deux minutes plus tard en souriant, ce qui me rassura. Oh ! Non, elle ne m'en voulait pas trop de l'avoir laissée rentrer seule par une nuit pareille. Elle n'avait même pas rencontré de fêtards ivres. Elle comprenait ma fatigue et mon énervement. Moi non plus je ne pouvais pas lui reprocher ce corps à corps insensé. En somme, tout se résuma à un malentendu.

Je racontai aussi à Jane comment elle l'avait échappé belle en partant peu avant deux heures, car en partant quelques minutes plus tard elle aurait pu recevoir la marquise sur la tête ou, dans le meilleur des cas, elle aurait été obligée d'enjamber un cadavre pour sortir d'hôtel. Quelle inoubliable nouvelle année 1955 !

Par la suite, je proposai à Jane de venir dimanche soir avec moi dans un cinéma du quartier pour voir *Monsieur Vincent*. Le film évoquait la vie de Saint Vincent de Paul qui avait réussi à supprimer le bagne des galériens. Elle accepta, visiblement contente de mettre un point final sur l'imbroglio de l'autre soir. Ni amoureux d'elle, ni disposé à m'embarquer dans une relation charnelle, je voulais tout simplement lui faire oublier mon comportement à la hussarde de cette mémorable nuit.

Le cinéma se trouvait Place Denfert-Rochereau, près de l'ancienne barrière de l'octroi. Dimanche, vers sept heures, je vins chercher Jane au pavillon des États-Unis. À la station Cité Universitaire nous prîmes un train sur la ligne de Sceau et débarquâmes à deux pas de la salle du cinéma. Elle se trouvait dans le sous-sol et nous nous engouffrâmes à l'intérieur, une minute avant le commencement des actualités.

Dès que la salle fut plongée dans l'obscurité, il se passa une chose bizarre. Une force obscure me poussait à prendre la main de Jane. La main tendre et chaude d'une femme dans l'obscurité d'une salle de cinéma ouvre la porte sur un monde onirique et il me fallut beaucoup de volonté pour ne pas suc-

comber à cette tentation. Plus grave, ou plus insensé, j'avais l'impression que Jane attendait ce geste. Or, il m'aurait tout simplement placé dans une situation absurde, car je sentais que je ne serais jamais amoureux de Jane, bien qu'elle ne soit ni dépourvue de charme ni de certaines qualités. Pour une fois, je tins bon, pendant que, sur l'écran, défilaient des images de l'actualité, puis le film commença et mon esprit se détacha de Jane. Pierre Freinet avec son accent rocailleux, apparut dans le rôle de Saint Vincent de Paul et me fascina. Le saint homme courait d'un dignitaire à l'autre implorant la pitié et la grâce pour ces galériens enchaînés et fouettés. Ces images m'impressionnèrent d'autant plus qu'elles me rappelèrent mon propre calvaire quand, en décembre 1946, je fus transporté, durant deux jours, avec d'autres prisonniers affamés, enchaînés et ballottés dans des wagons à bestiaux le long du littoral italien. Les démarches de Saint Vincent de Paul aboutirent enfin et le roi décréta l'abolition de ce bagne inhumain. À ce moment, mon émotion fut à son comble. Les vieux galériens édentés furent autorisés à mourir tranquillement en se dorant au soleil.

Il restait chez moi et il restera probablement jusqu'à la fin de mes jours une sensiblerie de midinette dont j'ai honte, mais dont je n'arrive pas à me débarrasser. Quand les dernières images disparurent de l'écran, je fus au bord des larmes et à mille milles de Jane. En me levant je suivis la foule qui remontait vers la froide nuit de janvier. Une fois sur le trottoir, le visage frappé par un vent glacial, je me rendis compte, avec horreur, que j'avais oublié Jane dans la salle. Pris de panique et maudissant ma nature, je fus désemparé. Rentrer chez moi en ignorant Jane aurait été le comble de la goujaterie. Il me restait le mensonge. Quand enfin la jeune femme apparut, je lui demandais de me pardonner, car un soit disant malaise m'avait obligé à sortir au plus vite pour respirer l'air frais. Jane ne fut pas dupe, mais elle eut la délicatesse de faire semblant de me croire.

À partir de ce moment, un malaise s'installa entre nous et toute tentative de l'effacer par des phrases mensongères ne faisait que le rendre encore plus pénible. Sous prétexte de fatigue, elle refusa de prendre un verre au café du coin, celui-là où je prenais le petit déjeuner avec Adrienne avant qu'elle ne rentre rue de Varenne. Cinq minutes plus tard, je dis au revoir à

Jane devant la gare de la ligne de Sceau fermement décidé à ne plus la revoir.

Puis, de fort mauvaise humeur, je pris le chemin de l'hôtel. Minuit approchait. Ces rues désertes me firent penser à l'homme qui recensait les lampadaires éteints. Quel bizarre métier ! Si l'homme qui l'exerçait avait sauté par la fenêtre, cela ne m'aurait pas étonné outre mesure, mais ce vieillard souriait toujours avec douceur ! L'homme est une énigme !

Je longuais les maisons plongées dans l'obscurité. Parfois, une fenêtre brillait. Les gens, confortablement installés dans leurs appartements douillets, lisaient un livre ou faisaient des patiences pour combattre l'ennui, ignorant que c'est déjà un grand bonheur d'être chez soi au chaud par une nuit d'hiver. Enfin, apparut l'enseigne bleue. À l'hôtel, l'agréable chaleur de la nuit de la Saint Sylvestre n'était plus qu'un souvenir. Madame Bertrand faisait de nouveau des économies de chauffage. Monté dans ma chambre, je fermais les persiennes et je me couchai, mais le sommeil ne vint pas. Entre les interstices des persiennes la lumière bleue clignotait toujours.

En voulant faire oublier à Jane le malentendu d'une nuit de nouvel an, j'avais commis une balourdise qui me hantait. Pourquoi ? À cause de mon obsession d'être l'ami de tout le monde. Cette attitude m'avait déjà mis plusieurs fois dans des situations abracadabrantes, or l'homme ne doit pas se faire des illusions. Il est impossible d'être ami avec tout le monde. Il se trouvera toujours un individu qui nous haïra. La véritable cause de tout cela ? Ma manie de me regarder vivre au lieu de vivre tout simplement ?

* * *

Après cette soirée au cinéma, je crus en avoir fini avec Jane, or une semaine plus tard une lettre urgente m'attendait dans mon casier à l'hôtel. Je n'eus pas la patience de monter dans ma chambre pour la lire. Je la déchirai nerveusement et la lus en montant les escaliers en colimaçon. Voilà ce que je lus.

Cher ami,

N'ayant pas eu de vos nouvelles, comme je l'espérais, j'ai décidé de vous envoyer ces quelques lignes à propos des tableaux dont vous m'avez parlé. J'aimerais les voir, si votre ami était d'accord, mais il faudrait que cela se fasse assez rapidement, car dans une semaine je dois repartir pour le sud de la France et ne serai de retour qu'à la fin de février ou en mars.

Par ailleurs, je vous demande de ne pas accorder une importance exagérée à ce qui s'est passé entre nous lors de notre première rencontre et par la suite. Sans savoir pourquoi, j'ai une grande confiance en vous, peut-être plus grande que celle que vous avez en vous-même. Cela peut vous paraître bizarre, mais j'espère que nous aurons bientôt l'occasion de parler de tout cela. En attendant, je vous embrasse très fort.

Jane

Une fille de Greenwich Village

Il me fallut quelques secondes avant de comprendre de quoi il s'agissait, mais finalement tout me revint. Lors de notre première rencontre, dans le café, en face de la Cité, Jane m'avait parlé des peintres fauves et je lui avais alors signalé qu'un de mes amis habitait chez une dame qui possédait, peut-être, des tableaux de cette époque. Jane m'avait alors demandé s'il serait possible de les voir et je lui avais promis d'en parler avec mon camarade Milot, mais je n'y pensais plus. Je restais perplexe. Était-elle vraiment curieuse de voir ces tableaux ou cherchait-elle simplement un prétexte pour me revoir ?

Cette lettre m'avait pris au dépourvu. Bien sûr, je pouvais tout simplement l'ignorer, mais après ma gaffe au cinéma cela aurait été un peu cavalier. Demander à Milot la permission de venir avec Jane afin de voir les tableaux de sa propriétaire ne m'enchantait pas, surtout sachant sa situation de sous-locataire et son caractère un peu bougon. Il habitait rue Delambre, juste à côté du cinéma Alhambra, chez une vieille dame, une ancienne cantatrice d'origine belge. Je n'aurais jamais dû parler de ces tableaux à Jane, mais maintenant je ne pouvais plus reculer. À contrecœur, je décidai de faire le même soir un saut

au Select et de poser la question à Milot. Il fallait me débarrasser de cette histoire au plus vite.

Vers sept heures, j'entrai au Select. Mon camarade se trouvait, comme d'habitude, au fond de la salle en train de fumer sa pipe en lisant la dernière édition de *France-Soir*. Après les commentaires des nouvelles du jour, je lui posai carrément la question afin de savoir s'il laisserait Jane jeter un coup d'œil sur les tableaux de la cantatrice. Pour amadouer mon copain, je précisai que la jeune Américaine était elle-même peintre. La réponse de mon camarade fut comme je l'avais prévu.

- *Professeur*, mes amis m'appelaient ainsi à cause d'une veille histoire, pourquoi te mêles-tu toujours des histoires bizarres ?

- Pourquoi bizarre ?

- Mais qu'est-ce que ça peut te faire si elle voit ou ne voit pas ces tableaux ? À moins que tu ne sois amoureux de cette Américaine ?

- Écoute, Milot, je ne suis pas amoureux d'elle, mais c'est une fille très gentille et très bien. J'ai eu l'imprudence de lui parler de ces tableaux et cela l'a beaucoup intriguée. Tu comprends ?

- Bon, ça va ! Tu peux venir avec elle demain soir, après six heures.

Il y avait dans tout cela une circonstance favorable, si j'ose dire. La cantatrice, nonagénaire n'habitait plus dans son appartement. Son état général s'était détérioré au point qu'elle avait été placée dans un hospice de vieillards. De ce fait notre visite fut grandement facilitée. Milot n'avait plus besoin de lui demander la permission.

À partir de ce moment, tout se passa sans anicroche. J'avais informé Jane qu'elle pourrait voir les tableaux le lendemain et nous prîmes rendez-vous pour six heures au Sélect. Ponctuelle, elle m'attendait sur la terrasse. Aussitôt, nous traversâmes le boulevard de Montparnasse pour nous retrouver dans la rue Delambre. Milot nous attendait au quatrième étage, comme convenu. Heureusement, il ne fut pas trop bougon, bien que cette visite l'embêta. Après les présentations, nous entrâmes dans l'appartement qui autrefois devait être assez coquet, mais qui habité à présent par un exilé

célibataire et une dame valétudinaire, se trouvait dans un état déplorable. La petite pièce, occupée par mon camarade avec son lit défait et ses habits jetés en vrac sur un fauteuil voltaire donnait le ton au reste des pièces. Une porte du vestibule s'ouvrait sur un cabinet d'étude meublé d'un antique bureau en noyer et de deux bibliothèques vitrées. Sur la table traînaient différents bijoux en or et un collier de perles. Pièces authentiques ou toc ? Impossible de le savoir. Milot se tenait derrière nous. On aurait dit qu'il surveillait nos gestes afin de nous empêcher de subtiliser quelques morceaux. À mon étonnement devant ces bijoux laissés ainsi à l'abandon, Milot nous expliqua que la dame, retombée en enfance, ne savait plus ce qu'elle faisait.

Instinctivement, je m'approchai d'une bibliothèque. Dans les rayons s'alignaient des collections entières, bien ordonnées et reliées en pleine peau gravée d'argent et d'or. Visiblement, ces livres servaient plus à faire de l'esbroufe qu'à être lus. On y trouvait surtout des librettos d'opéras en différentes langues suivi de biographies de grands compositeurs. Tous ces volumes dormaient là, témoins muets d'une gloire depuis longtemps oubliée. Leur reliure de luxe attestait qu'à l'apogée de sa carrière la cantatrice devait disposer de moyens considérables. Cela se passait probablement à la belle époque quand les premières voitures automobiles, immatriculées par le service des Mines, ressemblaient encore à des fiacres privés d'attelages.

Pendant que je regardais avec curiosité les rayons d'une des bibliothèques, Jane examinait les tableaux accrochés à gauche et à droite de la fenêtre. Je m'approchai d'elle et jetai un coup d'oeil dehors. La pluie avait rendu les toits noirs et brillants. Pendant ce temps, près de la porte, Milot nous observait toujours, probablement impatient de nous voir partir.

- Alors Jane, est-ce qu'il s'agit vraiment de peintres *fauves* ?

- Oui, en quelque sorte. De toute façon il y a une toile signée Van Dongen et s'il ne s'agit pas d'un faux, il a une valeur non négligeable. D'ailleurs, le peintre est toujours vivant et il pourrait facilement l'authentifier.

Le tableau présentait une belle femme au grand chapeau blanc entourée d'une foule mondaine, probablement celle d'un

champ de course. D'après Jane, Van Dongen avait une prédilection pour ce genre d'atmosphère.

À gauche de la fenêtre se trouvait une autre œuvre qui représentait des régates de voiliers dans un port de plaisance. Signée Raoul Dufy et peinte avec des couleurs vives la toile respirait la spontanéité et la naïveté d'un dessin d'enfant. D'après Jane, Dufy n'était pas un vrai peintre fauve. Il venait de mourir récemment et elle pensait que la valeur de ses tableaux allait bientôt doubler ou tripler suivant une mystérieuse loi du marché d'art d'après laquelle les œuvres des morts valent plus que celles des vivants.

Il y avait encore deux ou trois tableaux et plusieurs dessins à l'encre signés par des noms inconnus, du moins pour Jane. De toute évidence, la vieille dame devait à l'époque fréquenter un milieu d'artistes et de grands bourgeois qui se piquaient des arts.

Nous jetâmes encore un bref coup d'œil à la pièce voisine, une sorte de boudoir. Au lieu de tableaux, on y trouvait plusieurs photos présentant la cantatrice recevant des gerbes de fleurs sur la scène. Par respect pour la dame, nous ne mîmes pas les pieds dans sa chambre à coucher.

Ainsi se termina notre visite à la recherche de peintres fauves et Milot fut probablement soulagé de nous voir enfin partir. D'ailleurs, son séjour dans cet appartement en désordre tirait à sa fin. Tous les biens de la cantatrice se trouvaient désormais sous la tutelle de la Direction des Domaines, un organisme d'État chargé d'administrer les propriétés de ceux qui disparaissent sans laisser d'héritiers. Milot était autorisé à rester dans l'appartement jusqu'au trente et un janvier. Passée cette date, il était obligé de le quitter afin que les fonctionnaires des Domaines puissent venir faire l'inventaire des meubles et du reste. Ces hommes pratiquaient un métier apparenté à celui des croque-morts. Ils allaient faire le triage. Les objets sans valeur seraient envoyés au rebut. Les bibelots, les bijoux et les meubles seraient dispersés aux enchères par les commissaires-priseurs, probablement à l'Hôtel Drouot. S'ils étaient authentifiés les tableaux auraient un traitement spécial. Van Dongen et Dufy termineront probablement leurs jours accrochés aux cimaises d'un musée d'État.

En descendant derrière Jane les escaliers mal éclairés de l'immeuble, des pensées sombres et confuses se bousculaient dans ma tête. Voici une cantatrice qui autrefois devait être connue et dont j'ignorai même le nom, car mon compatriote l'appelait toujours ma logeuse. Quelle fut sa vie ? Avait-elle chanté à l'Opéra de Paris ou à l'Opéra Comique ou dans un opéra bouffe ? Ses souvenirs et ses tableaux témoignaient qu'à une certaine époque elle avait mené une existence assez fastueuse et trépidante. Elle devait connaître le tout Paris et être entourée d'admirateurs et de chevaliers servants, mais le temps ayant fait inéluctablement son œuvre, à un moment sa voix avait dû commencer à se voiler. Le jour de sa dernière représentation de Mimi dans la Bohème ou de la XXX dans *Cavaliere rusticana*, quand les ultimes sons de la fosse d'orchestre se turent et quand le rideau tomba, un public en délire l'ovationna pour la dernière fois. Puis, les lumières de la rampe s'éteignirent et la trappe du temps s'ouvrit. Ses amis et ses admirateurs se mirent à disparaître lentement, mais inexorablement. Le nom de la cantatrice, autrefois célèbre, s'enfonçait lentement dans l'oubli et elle-même dans la solitude de la vieillesse. Depuis quelques années, elle louait une pièce à un sous-locataire autant pour améliorer sa situation financière que pour ne pas être seule. Demain, combien d'hommes accompagneraient son corbillard ? Pas plus que ceux qui un jour maussade de 1787, avaient accompagné celui de Wolfgang Amadeus Mozart.

Jane et moi arrivâmes enfin à la sortie de l'immeuble. Il pleuvait. Nous courûmes jusque la bouche du métro Vavin. Une fois à l'intérieur, nous prîmes la direction de la Porte d'Orléans. Jane me quitta à Denfert-Rochereau en me remerciant de lui avoir permis de voir ces tableaux. Au moment où nous échangeâmes une poignée de main, elle esquissa un geste pour m'embrasser, mais se ravisa et partit. Je descendis à Mouton Duvernet et courus sous la pluie vers la rue du Château. Une fois sous la marquise, je me sentis sauvé. Au-dessus de ma tête clignotait déjà l'enseigne bleue.

Enfin chez moi, j'avais le sentiment d'être libéré d'un poids qui me pesait depuis ma brève rencontre avec Jane la nuit de nouvel an. Certes, j'avais commis alors une maladresse, mais quel est l'être de chair et d'os qui n'en a jamais fait une dans sa

vie ? Maintenant, tout devait rentrer dans l'ordre. Dans deux jours, Jane partirait pour le Sud afin de peindre les paysages de Provence qui l'inspirent et la page sera tournée. À son retour, nous n'aurons plus de raison de nous revoir. Ainsi tout sera fini. Adieu Jane !

Pourtant, il fallait le reconnaître, cette fille avait une âme et une sensibilité d'artiste. Sa pudeur n'avait rien d'une pudibonderie et sa discrétion rien d'une simulation. Quant à son physique, elle était mince et fragile, avec quelques taches de rousseur sur le visage, ce qui lui donnait l'air d'une gamine poil de carotte. À cela s'ajoutaient ses yeux bleus, un peu mélancoliques avec un regard plein de douceur. Plus d'un homme auraient pu tomber amoureux d'elle. Le soir de la Saint Sylvestre, la solitude et les sens nous avaient poussés dans les bras l'un de l'autre, mais, une fois dégrisé je la voyais plus comme une amie d'enfance que comme une fille à courtiser.

Avec ces pensées, un peu confus, je fermai la parenthèse sur Jane pour me plonger dans la lecture de *Crime et châtiment*. Bien que je connaisse presque par cœur les aventures et les ratiocinations de Raskolnikof le livre me tint éveillé encore un bon moment. Il était presque deux heures du matin quand enfin je fermai ma lampe de chevet et glissai dans un rêve étrange.

Ce n'était pas Milot, qui habitait chez la vieille cantatrice. C'était moi. Devenue tout à fait valétudinaire, la dame, munie d'une bougie, hantait l'appartement la nuit et fouillait les tiroirs au risque de provoquer un incendie. Quand les infirmiers vinrent pour l'amener dans un asile de vieillards, je pus enfin souffler. Alors, par la magie du rêve, le fantôme de Raskolnikof, décharné et transparent, apparut à côté de moi. Il me tint un discours bizarre.

- Bientôt tu seras obligé de quitter ce lieu mais rien ne t'empêche d'emporter avec toi les bijoux et les tableaux de Van Dongen et de Raoul Dufy. Moi, pour m'emparer de quelques milliers de roubles de la vieille usurière, j'étais obligé de l'achever et maintenant je dois expier mon péché jusqu'au jugement dernier. Toi, tu n'as même pas besoin de commettre un crime pour t'approprier de ces œuvres d'art. Il te suffit de les prendre et de partir. La dame n'a pas d'héritiers connus.

- Ça serait du vol !

- Mais pas du tout ! Dans un vol il y a un voleur et un dépouillé. Dans ton cas il n'y aurait ni l'un ni l'autre. La cantatrice va bientôt mourir et elle ne pourra pas emporter ses biens dans sa tombe. On ne vole pas un mort. Si tu laisses les bijoux et les tableaux dans l'appartement, les fonctionnaires de la Direction des Domaines viendront faire l'inventaire et tout tombera dans l'escarcelle de l'État, à moins que ces messieurs des Domaines se partagent une partie du butin, mais accordons leur le bénéfice du doute et supposons les honnêtes. L'État deviendra propriétaire des bijoux et des tableaux, mais as-tu déjà réfléchi sur ce qu'est un État ? Un État est une abstraction. Personne n'a encore vu un État. On ne vole pas non plus une abstraction, mais enfin admettons que l'État existe. Par rapport à sa richesse ces tableaux présentent une valeur négligeable, infinitésimale, comme disent les mathématiciens. Par contre, pour toi ces toiles présenteraient une petite fortune qui te permettrait de commencer une nouvelle vie, sans te salir les mains.

Ces propos de Raskolnikof, entendus dans mon rêve, me parurent pleins de bon sens. Au fond, rien ne s'opposait à ce que j'emporte Van Dongen et Dufy la conscience tranquille. Quant aux bijoux qui traînaient sur la table, ils ne m'intéressaient guère. L'or m'avait toujours paru véral.

Au moment où j'allais décrocher les tableaux représentant la dame au grand chapeau blanc et celui des régates, je me rendis brusquement compte que Jane se trouvait près de moi, transparente et immatérielle. Elle m'adressa alors la parole d'une voix étrangement calme : et que ferais-tu si la vieille cantatrice avait légué par testament tous ses biens à une institution charitable ?

Ces mots m'effrayèrent et je me mis à fouiller, comme un fou, les tiroirs en bas de la bibliothèque avec une seule idée, trouver le testament et le brûler, mais en ouvrant un tiroir une dizaine de petits rats gris sautèrent dehors et s'égaillèrent dans l'appartement. Pris de frayeur et craignant de voir les rongeurs s'attaquer à mes chevilles, j'avais poussé un cri inhumain qui me réveilla en sursaut. Il me fallut plusieurs minutes avant de retrouver tous mes esprits.

Ma montre réveil indiquait quatre heures du matin et la lumière bleue clignotait entre les interstices de volets. Je

n'aurais pas dû lire *Crime et châtiment* juste avant de m'endormir. Dostoïevski, est un écrivain dangereux et subversif. Déjà, à la fin de mon adolescence un vieux médecin, Dr Zankovitch, m'avait interdit de lire ses œuvres après six heures du soir.

Quant à Milot, j'étais sûr que le trente et un janvier il quitterait l'appartement de la rue Delambre sans emporter une seule perle. Le lendemain, les fonctionnaires de la direction des Domaines viendraient pour emporter toutes les affaires de la vieille dame y compris les toiles de Kees Van Dongen et de Raoul Dufy. Ainsi serait mis un point final aux derniers souvenirs d'une cantatrice belge.

* * *

Une semaine plus tard, l'image de Jane s'estompa dans la brume comme celle d'une passante qui certains soirs d'hiver, surgit et disparaît sur le Pont Neuf. Bientôt, ma vie retomba dans les ornières d'une existence curieusement partagée entre mes études et mes activités parallèles au sein du réseau Libération, cercle de conspirateurs amateurs qui rêvaient de mettre fin au règne du Grand Serrurier à Belgrade.

Pour se conformer aux lois régissant les associations étrangères, le réseau était enregistré à la Préfecture de Police sous l'appellation bienséante de *coopérative d'entraide Libération*, mais les fonctionnaires des Renseignements généraux ne se faisaient pas la moindre illusion sur la véritable nature de l'association.

Mon engagement dans ce cercle d'apprentis conspirateurs s'expliquait, peut-être, par mon héritage familial. Au cours du dix-neuvième siècle, deux de mes ancêtres furent fort engagés dans des luttes politiques et dynastiques en Serbie. L'un fut assassiné sur ordre des autorités. Rien d'étonnant, qu'une force obscure me poussa à me mêler à l'effervescence politique qui à cette époque régnait parmi les exilés yougoslaves à Paris. Toutefois, mon adhésion au réseau Libération se fit sans illusions. Je savais que ma mort viendrait avant le jour de la victoire, mais cela ne me tourmentait pas outre mesure, car notre combat se situait hors du temps. D'ailleurs, au sein du réseau Libération, mes ambitions n'allaient pas très loin.

L'ombre et les tâches secondaires me convenaient parfaitement.

Les membres du réseau se réunissaient chaque premier lundi du mois dans une salle du sous-sol d'un café rue Saint-Denis, près du métro Châtelet. Le local sentait le remugle et le moisi. À en juger d'après les brochures et les affiches qui parfois traînaient sur les tables, une association de pêcheurs à la ligne s'y réunissait aussi. Nos discussions souvent animées commençaient vers six ou sept heures du soir et se prolongeaient fort tard dans une atmosphère saturée de fumée. Cette dernière neutralisait au moins l'odeur insipide du caveau. Durant ces heures nous refaisions le monde et surtout la Péninsule Balkanique. Au moment où nous nous dispersions, une joyeuse foule sortait des théâtres voisins du Châtelet et de Sarah Bernard. Pendant que nous nous efforcions désespérément de réintégrer l'Histoire, d'autres s'amusaient avec les petites histoires d'amour. Ainsi va le monde.

Le réseau Libération publiait un mensuel intitulé *Notre Parole*. Les seize pages étaient confectionnées dans une petite imprimerie de la rue Ménilmontant, dans le vingtième arrondissement. Il m'arrivait parfois de passer, en compagnie du rédacteur, tout une après-midi dans cet atelier à corriger les coquilles des épreuves. Avec un peu d'imagination, j'aurais pu me croire dans une imprimerie clandestine de Saint-Pétersbourg à la veille de la révolution bolchevique. Seule différence, les linotypes avaient remplacé la composition manuscrite des matrices. Ces machines à couler les caractères dégageaient les vapeurs nocives du plomb. D'ailleurs, plusieurs affiches avertissaient les ouvriers des dangers du saturnisme. On pouvait juger de ses effets néfastes d'après la mine patibulaire de monsieur Joseph, propriétaire d'imprimerie et polyglotte par la force des choses. Sa clientèle se composait essentiellement d'apatrides et d'exilés de l'Europe de l'Est ce qui obligeait le maître imprimeur à baragouiner, outre yiddish maternel, encore une douzaine de langues, dont plusieurs slaves. Un de nos camarades appelait, en plaisantant, l'atelier de monsieur Joseph l'Imprimerie de Babylone.

A l'intérieur circulaient des individus haut en couleur, certains portaient une barbe de prophète. Plusieurs parlaient le russe et semblaient perpétuer, à coup de pamphlets, les

querelles idéologiques entre les mencheviks et les bolcheviks commencées à Saint-Pétersbourg bien avant la révolution d'Octobre. Cette imprimerie, au plafond bas et à l'atmosphère empoisonnée, offrait une mine d'informations pour un auteur désireux d'écrire un roman sur les exilés de Paris.

Au bout de deux ou trois heures, nous sortions de l'imprimerie avec la tête qui tournait et la nausée pour nous précipiter dans un bistrot voisin afin de nous désintoxiquer en buvant un grand verre de lait grenadine et de nous restaurer en dégustant des croissants au beurre. Malgré tout, il nous restait une vague satisfaction morale.

En quittant l'ancre de monsieur Joseph, nous apportions une cinquantaine d'exemplaires de la revue *Notre Parole* imprimés sur papier bible et destinés à être introduits clandestinement en Yougoslavie. Pour cela, il suffisait de se rendre à la Gare de Lyon et de placer les numéros dans les compartiments et les toilettes d'un train à destination de Belgrade. Nous envoyions d'autres exemplaires par courrier à des adresses choisies au hasard dans l'annuaire téléphonique de la capitale yougoslave que nous pouvions consulter dans un bureau de poste ouvert jour et nuit près de la bourse de Paris.

Curieusement, je m'impliquais dans ces actions sans me faire la moindre illusion sur leur portée réelle et sans avoir de véritables ambitions politiques. Il s'agissait seulement d'être avec les hommes qui entretenaient le lumignon de la liberté, envers et contre tous.

Une, ou deux fois par an, je recevais une convocation de la préfecture de Police et un inspecteur des renseignements généraux m'interrogeait pour savoir si le réseau Libération préparait une action violente contre les intérêts yougoslaves en France. Je le rassurais en lui précisant que la parole est notre seule arme. L'inspecteur souriait et marquait, probablement, dans le dossier, que les membres de la coopérative d'entraide Libération étaient des illuminés inoffensifs.

À part cette parenthèse politique, ma vie continuait comme à l'accoutumée avec les cours et les travaux pratiques au Conservatoire, mes repas chez Roger la Frite ou chez Casimir au restaurant polonais, le cinéma du quartier et bien entendu, le Select la plaque tournante d'un groupe d'exilés serbes et de quelques affiliés français.

Une ou deux fois par mois, j'allais dîner chez madame Stern qui continuait à m'appeler *mon petit*, malgré la trentaine dépassée. Nous prenions un repas léger au quatre-vingt-dix boulevard Malesherbes en regardant l'émission *Cinq colonnes à la une*. Comme auparavant, je continuais de lui apporter la liste des étudiants serbes qui avaient besoin de renouveler leur garde-robe. Le vestiaire, ouvert à tous les étudiants réfugiés de l'Europe de l'Est, se tenait chaque jeudi de deux à cinq heures au six rue Tournon, dans un ancien hôtel particulier.

Un jour, fin janvier, madame Stern me téléphona à l'hôtel pour m'inviter à venir, le jeudi suivant, rue Tournon. Dans le dernier envoi des habits de l'université Yale, elle avait déniché un complet gris, presque neuf et elle me le réservait. En effet, il m'allât comme un gant. Rentré à l'hôtel, je l'essayai encore une fois devant l'armoire à glace et, en fouillant machinalement les poches, je découvris une étiquette cousue à l'intérieur. Elle indiquait Raoul Dobry, tailleur pour hommes et le nom du propriétaire. C'était Marc, le fils de madame Stern. La bienveillante supercherie ! Le costume appartenait donc à son fils. Sans cette pratique de tailleurs chics, de laisser leur marque dans les poches, je ne l'aurais jamais su. J'avais le choix entre les larmes d'humiliation et le rire d'un exilé vivant au jour le jour. J'optai pour le rire. En quittant les rivages de mon pays un jour de juillet 1946, j'avais cessé d'être un fils à papa pour devenir un quidam sans feu ni lieu. Mais avais-je le droit de me plaindre ? Moi, qui depuis la fin de l'adolescence, rêvais de devenir mon propre Pygmalion ! La lecture de livres d'aventures peut, parfois, avoir des conséquences néfastes.

Ainsi s'écoulait ma vie partagée entre les rêves de liberté, la réalité de l'exil et mes études qui pâtissaient certainement de mes activités parallèles.

* * *

La deuxième semaine de mars, l'hiver s'attardait d'une façon inhabituelle. J'attendais avec impatience le jour où en ouvrant ma fenêtre une grande bouffée d'air chaud s'engouffrerait dans ma chambre. Quant au radiateur, sa température restait entre le zist et le zest et seuls ses mystérieux borborygmes témoignaient que le chauffage fonctionnait encore.

Depuis longtemps, je ne pensais plus à Jane mais, un après-midi, le téléphone du palier sonna et madame Bertrand m'annonça la visite d'une dame. Elle avait bien dit une dame et non une demoiselle. Cela m'intrigua. Accoudé à la balustrade du palier, je scrutais l'escalier en colimaçon ce qui me donnait, comme d'habitude, le vertige. Une mystérieuse main gantée montait sur la rampe. Arrivée au deuxième étage, je reconnus Jane, mais une Jane nouvelle édition, comme on aurait été tenté de le dire. Elle portait un élégant manteau de printemps de couleur beige, des gants et un sac de cuir, le tout assorti avec un goût sûr. L'artiste, un peu bohème, de Greenwich Village s'était muée en une élégante Parisienne du seizième arrondissement. En la saluant cordialement, je me demandai quel bon vent l'amenait à l'Hôtel du Château qui aurait dû lui laisser des souvenirs équivoques.

Une fois dans ma chambre, je l'invitai à s'asseoir sur mon lit et je m'installai en face, derrière la petite table, tel un confesseur. La raison de sa visite m'intriguait. Elle me fit d'abord un chaleureux récit de son séjour sous le soleil de la Provence, loin des froides pluies parisiennes et des crépuscules précoces. Oui, elle avait peint toute une série de pastels et d'aquarelles et désirait me les montrer un de ces jours. En la complimentant pour sa bonne mine et pour son élégance, j'espérais l'inciter à des confidences concernant sa métamorphose vestimentaire, mais elle évita le piège et ne s'étala point là-dessus.

Pendant que nous parlions, elle gardait le gant de sa main gauche et, sans savoir pourquoi mon attention se fixa sur une légère boursouffure de son annulaire. Soudain, une idée me traversa l'esprit : Jane cachait une bague de fiançailles ! Mon côté taquin me poussa alors à une amicale provocation.

- Jane, pourquoi dissimulez-vous votre bague de fiançailles ?

J'avais mis dans le mille. Une flamme rouge traversa ses joues et elle enleva le gant sans se presser pour faire apparaître une bague avec un solitaire, assez impressionnant.

- Oui, je suis fiancée, mais si vous le voulez je rendrai demain cette bague à celui qui me l'a offerte.

Je m'attendais à tout sauf à ces paroles mélodramatiques et regrettais déjà d'avoir joué au devin. Il me fallait faire aussitôt marche arrière.

- Jane, ça serait de la folie. Vous perdrez à l'échange. À en juger la taille de votre solitaire, votre fiancé ne manque pas de moyens.

- Oui, Gaston a une très bonne situation. Il est ingénieur de constructions navales à La Ciotat.

- Mais Jane, c'est magnifique ! Le connaissiez-vous depuis longtemps ?

- Depuis mon premier voyage en France. Déjà à cette époque, il voulait m'épouser.

- Vous devriez être comblée. Vous avez trouvé un homme en or. Comment pouvez-vous me mettre en balance avec votre fiancé ? Moi, vous ne me connaissez même pas. Appelons les choses par leurs noms. Je suis un apatride, doublé d'un raté ! Bien sûr, j'ai quelques excuses, la guerre, l'exil, néanmoins, cela ne change en rien la réalité. À trente ans passés, je suis encore étudiant et un homme qui cherche quelque chose sans vraiment savoir ce que c'est. Ajoutez à cela que je suis aussi un tricheur. Oui, oui, un tricheur ! Je reçois une bourse et poursuis mes études dans une école d'ingénieur destinée à ceux qui travaillent déjà dans l'industrie, or je ne travaille pas. Évidemment, vu mon âge, je ne pouvais pas me mettre à préparer un concours d'entrée dans une grande école. Il y a bien d'autres choses que je pourrais vous raconter sur moi, mais à quoi bon ? Sachez seulement que moi, à la place de mon copain de la rue Delambre, moi, j'aurais été tenté d'emporter Van Dongen et Dufy ! Que voulez-vous ? Quoi qu'on dise, l'honnêteté est en partie une question de la fortune dont nous disposons.

- Je suis sûre que vous ne l'auriez pas fait !

- Ne soyez jamais sûre de ce qu'un homme est capable de faire ou de ne pas faire !

- Vous dites tout cela parce que vous ne m'aimez pas.

- Jane, écoutez-moi, je vous estime beaucoup et vous avez beaucoup de qualités, mais, c'est vrai, je ne suis pas amoureux de vous.

- Au moins, vous êtes sincère. Bon, j'ai compris. Je suis justement venue pour mettre au clair ma situation. Maintenant, je sais à quoi m'en tenir. Dans deux jours je rentrerai à La Ciotat et vous n'entendrez plus parler de Jane.

Il s'en suivit un silence pénible. En vain, j'espérais que la sonnerie du téléphone sur le palier vienne l'interrompre, mais

seuls les borborygmes du radiateur se faisaient entendre pour me narguer. N'y tenant plus, je m'étais levé pour marcher entre la fenêtre et la porte.

- Jane, je sens que vous serez heureuse avec cet homme. S'il tient à vous depuis si longtemps... un jour, vous me serez reconnaissante...

- N'essayez pas de me consoler, je n'ai besoin ni de votre consolation ni de votre compassion. Je ne sais pas ce qui m'avait attirée vers vous... je ne sais vraiment pas... peut-être à cause de tout ce que vous avez vécu et qui vous avez fait tel que vous êtes... en tout cas, vous n'avez jamais compris que je vous aime...

- Je n'essaie pas de vous consoler. J'essaie de vous rendre consciente de la réalité. Je n'ai non plus aucune raison d'avoir de la compassion pour vous. Vous êtes jeune, vous aimez l'art qui, malgré toutes les épreuves est une source de la joie. Encore un mot. Vous me voyez à travers un prisme romantique, comme je regardais moi-même le monde à dix-huit ans. La guerre et l'exil m'avaient dépouillé d'une grande partie de mon romantisme. Je ne regrette rien. Dans ce monde pas toujours drôle, il me reste encore quelques petites joies. Cela me suffit.

Vous verrez, dans dix, vingt ou trente ans vous vous rappellerez de cette conversation à l'Hôtel du Château et vous rirez en vous disant que cet exilé yougoslave avait peut-être raison. La vie est un instant qui parfois nous donne l'illusion de durer longtemps.

Jane m'écoutait assez calmement. Puis, elle se leva et exprima le désir de partir. Je ne la retins pas. En ouvrant la porte de ma chambre, nous nous retrouvâmes face à face avec mon ami Honorius qui logeait sur le même palier. Il jaugea Jane en connaisseur de la gent féminine et souleva légèrement le sourcil de son œil droit en signe d'approbation. C'est tout juste s'il ne me félicita pas pour ce qu'il croyait être ma dernière conquête. Ah ! les apparences trompeuses !

Nous prîmes congé sans larme et sans baiser. Un instant, je restai penché sur les escaliers en colimaçon en regardant sa main gantée glisser le long de la rampe.

Je regagnai aussitôt ma chambre et sans réfléchir j'ouvris la fenêtre. Jane apparut sous la marquise et tourna à droite

vers l'avenue du Maine, exactement comme cette nuit de janvier quand il neigeait. Au moment où j'allais fermer la fenêtre, Jane leva la tête et me fit un signe de la main. Je n'eus pas le temps de lui répondre. Elle se retourna et continua le chemin. En fermant la fenêtre, je mis un point final à une histoire d'amour qui n'en était pas vraiment une.

* * *

Deux ans plus tard, ma situation s'était un peu améliorée. Sans avoir obtenu le diplôme d'ingénieur, j'avais accumulé suffisamment de certificats au Conservatoire des Arts et Métiers pour obtenir un poste au laboratoire de physique de l'École Polytechnique. Cela m'avait permis de renoncer à la bourse du Comité pour l'Europe Libre. L'Hôtel du Château appartenait aussi au passé. J'habitais maintenant au treize boulevard Saint Germain dans un appartement assez confortable partagé avec un authentique comte polonais et un étudiant allemand. C'est là qu'une lettre, adressée à l'Hôtel du Château m'était parvenue, après maints détours. L'enveloppe portait le sceau du bureau de poste de La Ciotat. Le nom de l'expéditeur, madame Jane de G. me fit un petit pincement au cœur. Un sentiment confus de remords et de quelque chose de tragique m'envahit. Voici un être qui m'avait aimé sincèrement et qui était prêt à affronter les incertitudes d'une existence précaire et moi je l'avais traité avec une certaine désinvolture. Mais que pouvais-je faire ? Je n'étais pas amoureux de Jane. Je déchirais nerveusement l'enveloppe rouge et lus la lettre de même couleur.

Jane voulait savoir ce que j'étais devenu et me donnait des nouvelles de sa vie à La Ciotat. Elle était heureuse auprès d'un mari aimant et prévenant qui de plus l'encourageait à continuer sa carrière artistique. Justement, elle allait exposer bientôt dans une galerie connue de Marseille. Le couple habitait dans une maison sur la colline d'où s'ouvrait un magnifique panorama sur la ville et la mer. La lettre mentionnait aussi son jardin plein de fleurs odorantes et de magnolias à l'ombre desquels elle faisait de la peinture. À lire sa lettre, on avait l'impression que Jane vivait dans un coin paradisiaque. Enfin, à mon grand étonnement, elle m'invitait à venir passer une

semaine à La Ciotat. D'après elle, Gaston ne serait nullement jaloux et, entre autres choses, il allait me montrer le chantier naval.

La lettre de Jane m'avait laissé perplexe. Elle était heureuse et je me réjouissais pour elle. Évidemment, je n'avais pas la moindre intention d'aller la voir, elle et son mari, dans leur belle maison sur la colline. Grâce au hasard de l'amour d'un homme, Jane s'était retrouvée dans un monde bourgeois assez douillet et en y allant j'aurais eu le sentiment d'être reçu en parent pauvre. Lui répondre ? Mais pour lui dire quoi ? On vivait dans deux mondes différents, incommunicables. Finalement, la meilleure chose c'était de faire le mort, de mettre un point final sur un amour impossible. Je ne répondis pas à cette lettre et n'entendis plus jamais parler de Jane.

© Négovan Rajic, 2011